Gérard Heuzé
Centre National de la Recherche Scientifique.

LA FAMILLE DE PANDOU

Les transformations d'une famille populaire de l'ouest de l'Inde au cours du demi-siècle passé(*)

En Inde la famille n'est pas une institution avec laquelle on se permet des privautés. Elle est le premier fondateur de l'identité. Quand deux personnes se rencontrent pour la première fois, elles ne parlent jamais de la profession et fort rarement du temps qu'il fait. On se questionne d'abord et avant tout sur le mariage et le nombre d'enfants sauf si l'on appartient à des milieux vraiment peu compatibles. Dans ce cas, on se contentera de pester contre la cherté. A côté de son statut officiel et pratique fort élevé, qui va jusqu'à la sacralisation, la famille indienne est cependant d'une immense variabilité[1]. Les grandes familles communautaires exogames — communautaires exogames asymétriques dans le sud — formant d'immenses réseaux de relations mais aussi de vastes maisonnées restent encore valorisées en nombre d'endroits, surtout ruraux, mais elles n'ont jamais constitué la norme dominante particulièrement dans les milieux populaires[2]. A côté d'aménagements de nécessité se référant à ce modèle il existe un immense paradigme de pratiques et de structures familiales qui s'exprime sur les plans de la région, des traditions religieuses et des cultures de caste, produisant une grande quantité d'"hybrides" imprévus par les calamistreurs de *sastras*, les traités du bon comportement longtemps édictés par les brahmanes. Depuis le XIXe siècle, les mouvements de réforme hindous, la législation d'inspiration victorienne[3], les combats d'émancipation des basses castes, puis ceux des femmes de la petite bourgeoisie urbaine ont fortement altéré les processus de reproduction des familles indiennes, la grande ville de Mumbai (ex Bombay[4]) constituant l'un des lieux où les transformations sont allées le plus vite et le plus loin depuis le début du siècle malgré la capacité remarquable de stabilisation, voire de crispation de certains éléments des ensembles familiaux.

PANDOU SAVANT

Pandou Savant est né en 1937 dans un village de l'intérieur du Maharashtra, entre les crêtes des monts Sayadri, Manaigaon, qui comptait à l'époque 2000 habitants survivant plutôt mal de l'agriculture et de l'exploitation de la forêt. La terre appartenait aux Brahmanes et dans une bien moindre mesure aux Marathas, la caste de Pandou. Les Brahmanes n'exploitaient pas eux-mêmes le sol et se souciaient peu de le mettre en valeur. Ils entamaient leur migration, aujourd'hui quasiment achevée, vers les grandes villes. Son père avait trois femmes, un fait assez courant à l'époque chez les Marathas et qu'il n'est pas bon d'évoquer sur les trottoirs du Mumbai contemporain[5]. Il naquit de la seconde, à la maison. Le village n'avait ni route, ni dispensaire. Son père était un sous-officier de l'Armée des Indes (sous contrôle britannique) qui parlait le marathi ; langue locale et quelques mots d'anglais mais accordait plus de prestige à l'ourdou, hindoustani persanisé parlé dans les cours impériales mongoles mais aussi, au Maharashtra de l'époque, chez les gens cultivés en général avant qu'il ne devienne, après 1947, monopole ou élément de ghetto musulman. A sept ans, après avoir vécu dans la minuscule maison de terre où se trouvaient les déités familiales avec neuf autres personnes, il fut envoyé près de son père, en garnison en ville (Aurangabad) et placé entre les

1 P. Uberoi, *Family, Kinship and Mariage in India*, Delhi, 1993, Oxford University Press.

2 G. Heuzé, *Ouvriers d'un autre monde*, Paris, 1989, Editions de la Maison des Sciences de l'homme.

3 T. Raychaudhuri, *Europe Reconsidered*, Dehli, 1988, Oxford University Press

4 Patel, S & A Thorner, *Bombay*, Dehli, 1995, Oxford University Press.

5 G. Heuzé, L'évolution des familles de milieux populaires à Mumbai, Inde, 1997, *Autrepart*, n° 2.

(*) Les noms de personnes et de lieux ont été volontairement altérés.

mains d'un musulman qui lui apprit l'ourdou, la poésie, l'écriture et quelques bonnes manières. Il s'agissait du respect dû aux anciens, du sens de l'ordre mais aussi d'une variété d'humanisme soufi. Le bon professeur échoua cependant en ce qui concerne les façons de se comporter au jour le jour, Pandou rotant mais aussi pétant en public d'une manière qui va à l'encontre de la norme actuellement et très probablement anciennement reconnue. Les déités sont sept minuscules figurines d'argent placées derrière un rideau rouge dans un petit coffre de bois. Elles n'ont jamais bougé de la maison du père bien que Pandou eusse acheté à l'un des ultimes brahmanes, dans les années 1960, une maison plus vaste et mieux située. Il va avec sa femme leur rendre hommage deux fois par an, avec un bâton d'encens et des *mantras* de fidélité mais pense que ses enfants ne poursuivront pas la pratique. Il s'y est complètement résigné. Il garde la nostalgie de l'époque de son enfance, la promiscuité ne lui ayant nullement paru intolérable. Ce qui était dur était le rejet subi de la part de sa propre mère mais il avait trouvé refuge dans les bras de la première femme de son père qui n'avait point eu d'enfant. Le père vivait avec la troisième, la plus jeune et il eut peu de contacts avec elle. Il était passé dans un autre monde en allant apprendre. Il ne vit guère son père qui n'y tenait pas plus que ça. Il avait une douzaine de rejetons en comptant ceux des amours non officialisées.

Le clan Savant entité exogame à l'intérieur de l'immense conglomérat Maratha, plus de 20% des 80 millions d'habitants du Maharashtra, est répandu dans la région de Manaigaon, ainsi que plus loin sur la côte Ouest, vers Shrivardhan. Les prétendus "noms de famille" sont donc fort différents des noms individualisés qui prévalent actuellement en Europe. Il existe en sus, dans la vie quotidienne des surnoms, intégrant souvent l'origine régionale et, dans les zones rurales des titres, variant selon les situations. *Maharaj* (Grand roi) est le titre le plus prisé des Marathas. En fait, seuls des anthropologues et les marieurs professionnels, au niveau local, ont une idée un peu précise de l'extension d'un clan maratha. Il semble qu'ils soient fréquemment très dispersés sur le plan géographique, tendance qui s'est accentuée avec l'expansion de l'axe urbain Bombay-Puné (20 millions d'habitants). La femme de Pandou appartient au clan Kordé, la transmission étant ouvertement patrilinéaire. Selon Pandou, les Savant pourraient être les descendants des princes du Royaume de Janjira, sur la côte, qui exista entre le XVe et le XVIIe siècles. Ce royaume fut fondé par des esclaves abyssins révoltés après avoir été plus ou moins arabisés. Le fait de se raccorder à une origine esclave, africaine et islamisée ne le gêne pas, d'abord parce qu'il est imbibé d'un universalisme ambigu, ensuite parce que ces esclaves, des guerriers, se rendirent célèbres par leurs exploits militaires, ce qui fait chorus avec une partie essentielle de l'éthique maratha. C'est d'entre les rangs marathas que surgit, au XVIIe siècle, Shivaji (clan Bhonslé), bâtisseur d'empires auquel les intellectuels nationalistes des XIXe et XXe siècles devaient en outre ajouter la stature d'une Jeanne d'Arc, debout contre l'envahisseur, en l'occurrence les dynasties musulmanes du Nord dont il avait été le vassal. Le glissement de l'appartenance clanique — souvent usurpée car les mouvements de population ont été permanents et parfois intenses alors que le souci d'affirmer son statut restait une donnée essentielle — vers un nom individuel n'est donc pas un processus achevé. Il semble cependant s'accélérer sous la double influence de l'État et des missionnaires chrétiens qui tiennent l'enseignement de haut niveau. Il faudrait qu'il existe un état-civil et un code civil uniformes pour que la tendance s'accentue et ce n'est toujours pas le cas, la résistance venant du système politique clientéliste plutôt que des familles.

Pour ce qui est de la désignation maratha, elle est depuis des siècles un enjeu de prestige et de nombreux groupes s'y sont agrégés peu à peu, par exemple les paysans Kunbis (7 à 10% de la population), pendant que d'autres maintenaient ou accentuaient farouchement, suivant en cela l'esprit fissipare de la caste, leur particularité. Les Marathas se sont dotés au début du siècle d'une organisation de caste puissante, qui demeure un enjeu politique de taille et ils ont été le fer de lance de l'agitation

"anti-brahmane"[6], culminant avec la création du "Parti anti-Brahmane" durant les années 1920. Avant plusieurs princes et de nombreux intellectuels marathas avaient participé aux campagnes de réforme des moeurs hindoues que tentaient de contrer le brahmane conservateur mais nationaliste Tilak (mort en 1920). Il s'agissait du mariage des enfants (commun au Maharashtra), de l'expulsion des veuves (infiniment moins répandue), de la question des dots (bien moins répandues qu'en ville aujourd'hui mais toujours aussi ambivalentes[7]) et de l'instruction des filles qui n'est devenue massive que dans la décennie qui vient de se terminer. En 1948, des émeutes sauvages opposèrent des Marathas majoritaires aux Brahmanes, à Puné et dans plusieurs grandes villes, à la suite de l'assassinat de M.K. Gandhi par un nationaliste hindou. Le Maratha Mahasabha condamna ces agissements mais se montra encore plus dur envers les brahmanes qui avaient tué le "père de la nation". Le glissement de l'identité Maratha à l'identité Maharashtrienne s'effectua cependant massivement au cours du Mouvement d'accession de la région au statut de province *(Samyukt Maharashtra Andolan, 1953-1960)*, émaillé d'épisodes sanglants, dans le cours duquel Brahmanes, Marathas et autres s'illustrèrent au coude à coude contre la prédominance des financiers et industriels goujaratis (le Goujarat est au nord de Bombay) qui tenaient notamment la métropole industrielle et commerciale de Bombay. Achevé sur un succès en 1960, le mouvement eut pour conséquence la marathisation, c'est-à-dire le privilège, très relatif mais notable après des décennies d'humiliation, accordé chez elles aux personnes parlant le marathi par rapport à celles de culture goujarati ou autre. Les Marathas devinrent de leur côté incontournables dans le système politique, particulièrement dans l'intérieur du pays et à Puné, la capitale culturelle devenue aujourd'hui un très grand centre industriel. Le fait de parler la langue marathi, celle des grands saints comme Eknath et Tukaram[8] et celle de Shivaji, l'appartenance au collectif statutaire maratha qui avait toujours été flou et la sub-nationalité maharashtrienne entrèrent dans une série d'interrelations dont sortit notamment la Shiv Sena, l'Armée de Shivaji fondée en 1966 sur des bases régionalistes et anti-caste, qui gouverne actuellement la province. Pandou fait partie de ces gens qui peuvent glisser du Maratha au marathi(sant) et au Maharashtrien. C'était aussi ce que souhaitait Tilak qui, bien que Brahmane, avait appelé l'un de ces journaux "le Maratha". Pandou ne s'en prive pas, comme la plupart des membres de sa famille. Pour une grande partie des Marathas, souvent pauvres et associés au monde du travail, le Maharashtra est un peu leur chose et les autres habitants, sans être considérés sérieusement comme des sujets, sont, dans le cours de certaines conversations, traités d'une manière péjorative ou simplement différente. Il faut cependant savoir que Bal Thakré, le chef de la Shiv Sena et une bonne partie de son état major, ou de sa cour car le fonctionnement de sa coterie est assez hybride, ne sont nullement des Marathas. Ils sont cependant plébiscités par ces derniers pour avoir surenchéri sur ce que l'on ressentait et constamment refabriquait comme le "style maratha".

L'ITINERAIRE PERSONNEL

La seconde guerre mondiale fut un calvaire pour les populations pauvres de l'intérieur du Maharashtra et Pandou perdit plusieurs oncles et sa mère adoptive restés au village, morts de faim et de privations, alors que des maquis tenaient une partie des montagnes contre le colonisateur. Il y avait en revanche du travail à Bombay où avaient déjà migré, l'un comme artisan et ouvrier du bâtiment, l'autre comme salarié à statut instable dans une usine textile, deux des frères du père de Pandou. L'industrie indienne marchait à plein pour soutenir l'effort de guerre mais les salaires étaient désespérément bas malgré l'ébauche en 1940, après une dure grève, d'une

6 G. Omvedt, *Cultural Revolt in a Colonial Society*, Bombay, 1976, Socialist Education Trust.

7 V. Benai, *La dot en Inde, un fléau social*, Paris, 1996, Karthala.

8 Fondateurs maharashtriens de la religion hindoue d'effusion ne niant pas l'ordre socio-cosmique mais refusant que les castes aient une perpétuation dans l'au-delà. Religion populaire majoritaire.

tentative d'échelle mobile pour les employés des textiles et du port, entreprises hautement stratégiques. Pandou avait huit ans quand il débarqua dans la métropole (qui comptait alors un million cinq cent mille habitants) mais on y débauchait massivement. Logé dans le *kholi* où il vit toujours, sur le terrain des usines D***, dans le quartier ouvrier de Lalbag qui passait du statut de faubourg à celui de frange externe de la ville, il assista à de remarquables événements : soulèvement des marins indiens, abandonnés à leur sort par l'appareil du Congrès national indien (1946), émeutes anti-musulmanes (1946) puis fuite massive sur des cargos des musulmans des usines et de la ville (1947) avant le retour des grandes grèves de branche (1952). Bombay avait toujours été une ville agitée. Un *kholi* est une pièce qui ouvre sur un espace collectif, allée ou couloir dans un *chahul* (*chawl* en anglo-indien), logement pour pauvres qui a cependant l'intérêt de prévoir le passage continuel de personnes extérieures à l'habitation. Celle-ci était et reste généralement réduite à son plus strict minimum, en général trois mètres sur trois par famille mais l'on trouvait aussi des logements collectifs de grandes tailles (de 40 à 200 lits par chambrée) où les ouvriers ne disposaient que d'un lit, douze heures par jour et d'une malle. Ce système vient de réapparaître avec la malnommée libéralisation, dans les grandes banlieues et au Goujarat. Il concernait cette moitié d'ouvriers qui venaient travailler sans leurs familles. Aujourd'hui, il n'y a plus de ces *galas* à Mumbai et quasiment non plus de *khanavali*, ces femmes qui faisaient à manger pour une clientèle de dix à trente ouvriers, sans généralement chercher à en faire une activité rentable. Généralement veuves ou femmes d'ouvriers licenciées, elles étaient la famille d'un prolétariat sans famille.

Malgré l'instabilité de la production — la moitié des usines fermèrent en 1946-1948 — il y eut toujours manque de logements populaires à Bombay. Un sens paysan de l'appropriation et la pratique systématique du regroupement communautaire fit que, dès les débuts, on se transmit, comme des trésors, les logements pourtant horribles, que l'on avait réussi à arracher dans la ville du commerce et de la finance. C'est ainsi que le *chahul* de Pandou avait été celui d'un grand oncle avant d'être celui de son oncle, qui s'éteignit en 1965, lui laissant l'endroit, sa ruelle boueuse et son tas d'ordures jamais dégagé. Il s'y installa pourtant sans chercher autre chose. C'était devenu le centre-ville et il persistait par ailleurs à effectuer de fréquentes navettes entre le village, où il acheta sa maison deux ans plus tard, et la ville. Il considérait et considère toujours cette dernière avec suspicion, sale, dangereuse, polluante et dépourvue d'harmonie. Le tableau ne manque pas d'objectivité mais il est infléchi par les notions hindoues de pollution et par le fait que l'on valorise et tente de maintenir la "vraie nourriture du village" par rapport à la *"junk food"* de la ville. Il parle de nourriture "de dépravation" ou "polluée". Il ne va ainsi jamais dans les restaurants, fort nombreux dans le quartier. Seul le thé au lait échappe à cette attitude. Par ailleurs toute sa rangée est habitée par des Marathas (ou affirmés tels) venus de la côte Konkani, c'est-à-dire de sa région, dont il comprend les inflexions intimes du dialecte.

En fait de danger, Pandou fut un moment considéré par les rapports de police, — ceux de l'État indépendant avaient repris l'intégralité de l'esprit et des formules du Raj (pouvoir) colonial — comme un "élément anti social", sans doute point un *gunda*, c'est-à-dire un voyou professionnel mais un *dada* relativement virulent, soit un caïd de coin de rue auquel il ne fallait pas parler sans précautions. Il visita plusieurs commissariats où on le traita sans ménagements. Les difficultés affectives de son enfance n'étaient point seules en cause. Tout le Bombay populaire fut longtemps quadrillé par des personnages de ce type, faisant le coup de poing, surveillant l'honneur des femmes et constituant des bandes pour aller donner de "bonnes leçons" aux membres des *chahuls* les plus proches, car l'esprit du *dada* (littéralement frère aîné) est centré sur son morceau de rue. Aujourd'hui, il tend à céder la place à des éléments beaucoup plus dangereux, au rayon d'action plus large, dans certaines parties de la "ville populaire" alors que d'autres, comme le Lalbag de Pandou connaissent un calme et une sécurité, notamment nocturne, qui n'existaient pas jusqu'à la fin des années 1960. C'est en par-

tie dû à l'implantation massive de la Shiv Sena. Ce mouvement plébéien et populiste éjecta les communistes de leurs fragiles fiefs en quelques années. Ce parti-mouvement semble avoir été à l'origine d'une part de l'évolution en absorbant les *dadas* et en leur donnant à faire, de manière autoritaire mais fraternisante, des tâches valorisantes. L'organisation, qui a des côtés très conservateurs tout en usant fréquemment de violences porte par ailleurs un culte de "la famille" exacerbé. On y est convaincu de la nécessité de la sécurité urbaine. C'est aussi sous l'égide du mouvement que le tas d'ordures a été évacué, que des vérandas ont été construites et que l'espace entre les *kholis* a été carrelé. La Shiv Sena organise en outre des tribunaux, dont le juge et le procureur sont le chef de branche *(shakha)*, afin de régler les nombreux litiges intrafamiliaux. Ils concernent notamment les rivalités entre frères, omniprésentes et auxquelles Pandou n'a pas échappé. Un frère, l'un des deux avec lesquels il avait conservé le contact, lui contesta son logement durant des années avant de partir en banlieue. Depuis ils n'ont plus de relations. Après les années difficiles de 1954-58, closes par son mariage avec Indumati Kordé, il se découvrit un père spirituel en la personne de P. Thakré, géniteur de B. Thakré, le fondateur de la Shiv Sena (1966) et se remit sérieusement mais seul à des études qu'il avait plus qu'abandonnées, tout en travaillant dans des garages, des dépôts de bus, des usines textiles et même une maison de thé. Vers 1964, il avait assez lu, en marathi, pour se sentir une vocation de journaliste indépendant, doublé de dessinateur satirique et il fit ses premières armes en suivant, pour le compte d'une publication nationaliste hindoue, la guerre indo-pakistanaise de 1964-65. Avec des hauts et des bas, il s'en est depuis tenu à ce métier. Il a été nommé en 1989 directeur de publication de *Marmik*, l'hebdomadaire de la Shiv Sena. Il a cependant continué à vivre dans le petit logement de Lalbag, de plus en plus peuplé mais aussi de mieux en mieux équipé : eau en 1984, meuble de rangement en mélanine et mezzanine l'année suivante, télévision en couleur en 1992.

LA CONSTRUCTION D'UN MODELE DE L'HONORABILITE FAMILIALE POPULAIRE

La transformation des moeurs de la famille populaire à Mumbai est un processus qui a commencé au XIXe siècle et qui est loin d'être achevé. Il s'inscrit d'abord dans des transformations internes au milieu : travail en usine, navettes avec le village puis distension lente des liens avec ce dernier, développement d'une instruction publique de niveau moyen ou médiocre mais cependant remarquable et enfin chômage de masse qui marque tous les précédents facteurs d'évolution de sa marque hautement volatile. Cet ensemble de transformations doit toujours se lire, dans certains espaces et moments, selon des bases communautaires, bien qu'en ville la "communauté" s'élargisse en de vastes catégories plus ou moins politisées, sauf dans l'univers des anciens *chahuls* où l'on s'accroche souvent avec la dernière énergie à ses *kholis* et à leur esprit de village. Le modèle des Dalits (basses castes partisanes d'Ambedkar), celui des Basses castes non-marathas, et celui des Marathas constituent, avec l'émergence d'un modèle musulman uniforme, les plus courantes références communautaires, pouvant à l'occasion devenir "communautaristes" (sentiment absolutisé et militant de la communauté). Il existe cependant des membres de hautes castes parmi les employés et les ouvriers et, par ailleurs, l'action réformatrice ou traditionaliste des hautes castes mise en oeuvre depuis le XIXe siècle s'est faite sentir partout. Elle s'est diffusée depuis certaines franges intellectuelles d'une élite indigène subalternisée en passant par des personnages comme les contremaîtres recruteurs de main-d'oeuvre. Elle s'est toujours, implicitement ou explicitement située en réaction mais aussi en position d'émulation par rapport aux discours moralisateurs et soucieux d'élévation par les lumières (du Christ, de l'instruction) des missionnaires et des communistes. Les Gandhiens, nationalistes, néo-traditionalistes et anti-étatistes ajoutèrent longtemps leur touche au tableau. Ils sont maintenant, tout comme les communistes, une force résiduelle. La famille qu'il convenait de construire selon ces normes ne se réduisait pas à un modèle (brèves expériences antifamiliales des communistes) mais on

s'entendait presque partout pour affirmer que "le peuple" *(janata)* devait se débarrasser des "pratiques pernicieuses et amorales" : abandons, divorces, séparations à l'amiable heurtaient autant les éthiques brahmanes que celles des missionnaires, puis bientôt des communistes rentrés dans le rang sans parler des Gandhiens. Par ailleurs une stricte monogamie devait accompagner la valorisation d'une instruction basée sur le système de l'examen. Pendant longtemps on considéra que l'instruction des femmes devait leur servir à tenir le ménage, à la rigueur leurs comptes, en se limitant à des apprentissages comme la couture. Depuis que le modèle de la famille victorienne s'efface devant celui de la "classe moyenne" américaine, on insiste plus sur des valeurs affectives, le village (en ville) et la banlieue devenant des données positives d'un univers replié sur lui-même mais l'ensemble devient chaque année plus marqué par des valeurs égalitaires, voire une variété de pseudo matriarcat dans la séparation. Il faut ajouter à ce tableau l'impact, maintenant intériorisé, des campagnes malthusiennes du gouvernement visant à limiter les familles à un noyau de deux parents avec leurs deux enfants.

C'est dans ce contexte évolutif de valeurs et de normes, qui s'étendit tout au long de la vie de Pandou (âgé aujourd'hui de 61 ans) que les urbains pauvres stabilisés, donc détachés dans une certaine mesure des manières du village, construisirent leur version de la nouvelle famille. Pandou est fier d'affirmer qu'il ne connaît pas un seul cas de divorce parmi les 500 ou 600 familles de son quartier. Il prétend en public que l'on n'a d'ailleurs jamais commis pareilles choses chez les Hindous et que c'est une spécificité musulmane. En réalité les taux de divorce musulmans sont aussi en baisse alors que la polygamie est quasi-absente en ville. En ce qui concerne la planification des naissances il semble que la réticence musulmane, qui est celle de toute minorité dynamique et cohésive, est plus réelle. Pour les mariages, moments essentiels de la sociabilité hindoue et indienne, les choses ont aussi lentement évolué. Auparavant, on les faisait systématiquement au village. Aujourd'hui, les gens du village viennent à la ville. Comme il n'y a pas de place dans un *kholi*, les familles louent des locaux spécialisés et les services de traiteurs. Si la dot n'est pas ouvertement acceptée ou exigée (elle est interdite[9]), les cadeaux sont permis, des deux côtés et plutôt de celui de l'épousée pendant que les cérémonies de mariage sont de plus en plus chères avec l'inflation du nombre d'invités. Pour le mariage de son fils Raju avec Sveta en 1992, Pandou invita 500 personnes, parents, voisins, collègues, amis et obligés. Tous les souvenirs de la journée sont conservés dans un album de photographies en couleurs, devenu accessoire obligé de la nouvelle famille digne et stable. Tout doit se montrer. Ce sont maintenant les futurs mariés eux-mêmes qui vont distribuer, non point ensemble mais avec des ami(e)s de leur sexe, les invitations. Il n'est pas de bon ton de refuser l'invitation, surtout chez les Marathas. En ce qui concerne le choix des conjoints, auparavant laissé aux marieurs professionnels, aux astrologues et à la famille (cercle d'oncles ou de cousins qui décidaient en relation aux préoccupations de patrimoine), il est devenu courant de laisser le garçon et la fille choisir sur photo, puis rencontrer, en présence d'un chaperon l'élu de son coeur qu'il ou elle pourra cependant refuser. Quelques unes choisissent le célibat. Les surprises-parties nocturnes et les rencontres à l'université ne font pas parties des manières autorisées, possibles et valorisées. Au contraire, les pauvres devenus "moraux", ayant en outre partiellement abandonné l'alcool qui faisait tant de ravages dans les quartiers ouvriers, interdit de cracher des chiques de bétel et de déféquer sur le sol comme cela se faisait jusqu'au milieu des années 1980, désignent aujourd'hui la famille "des riches" *(dhani log)* comme un univers de dépravation où le "sexe" n'est pas régulé et où l'alcool coule à flots pendant que l'hermaphrodite Mikael Jackson mène la danse. Pandou a conservé des discours de virilité et il affirme régulièrement le lien entre ces derniers et sa "moralité", oubliant l'époque où il faisait le coup de poing sur les trottoirs de Currey road, buvant à l'occasion un nombre non négligeable de bières.
Sa femme est une forte personne qui a mis quatre enfants au monde, soit deux fois plus

9 voir Benei, *op. cit.*

que la moyenne recommandée par l'État. Elle se considère à la fois comme satisfaite par ses deux filles et ses deux fils, chanceuse d'avoir eu ce mari alors que plus grand-nombre ne voulait d'elle brisée qu'elle était par la vie (mais elle commençait à être âgée). *"L'éducation que nous recevions à Malad était faite pour que nous soyons des esclaves. L'idéal de la vraie mère maharashtrienne impliquait son effacement total"*. Elle n'eut cependant jamais à rompre avec ses frères ou sa famille, idéal ancien de haute caste qui fut sans doute toujours hors de propos dans son milieu. Elle n'en est plus là aujourd'hui, non seulement parce qu'elle a produit lignée, mais aussi parce qu'elle s'est affirmée avec la complicité plus ou moins ouverte d'un mari réformateur. Elle était venue à Bombay pour quelques mois quand elle l'a rencontré. Il demeure assez courant, que les membres non salariés et même bien des salariés d'une famille passent leur temps entre Bombay et le village durant les années 1960. La différence est sans doute que, à cette époque, le village imbibait la partie populaire de la ville alors que maintenant, par le biais de ces migrations saisonnières ou ponctuelles d'ailleurs de moins en moins systématiques, c'est la ville qui se déverse sur la campagne. Indumati ne s'est jamais contentée du rôle de la "classique mère maharashtrienne", modèle oppressant mais tourné dans presque tous les milieux de multiples façons. Elle a participé à des clubs de proximité (pour femmes) puis à la fondation du Front des femmes de la Shiv Sena (Mahila Aghadi) à la fin des années 1960, dont elle est devenue dix ans plus tard une cadre de rang assez important. Le Front des femmes a organisé des luttes de subsistance mais aussi de nombreuses sorties et réunions, qui ne devaient cependant pas — surtout pas — mettre en cause ce qui reste du mode de vie maharashtrien : la fourniture régulière de la "vraie bonne nourriture du village" en plein coeur du Bombay métropolitain. Indumati dit par ailleurs "vous" à son mari — qui lui répond "tu" —, auquel elle porte cependant une affection évidente. De la même manière elle l'appelle Savant quand il n'est pas là. Elle, personne ne prononce son nom. On dit "la femme de Savant", car il est devenu une petite personnalité locale. Dans l'intimité, elle affirme cependant que le clan Kordé possède des qualités que le clan Savant n'aura jamais, mais elle craint par dessus tout de devenir la veuve de ce Savant même s'il est d'extraction douteuse. Son attitude lorsque Pandou eut une attaque du coeur en 1997 le prouva.

LES ENFANTS DE PANDOU

L'enfance populaire à Bombay s'inscrit dans le cadre d'une forte différenciation entre la famille, qui s'étend sur des centaines de kilomètres et dont les liens sont constamment ravivés par des visites et la maisonnée. Dans la maisonnée, il y a Pandou, Indumati, Rajou et sa femme Sveta (25 ans), Smita la seconde fille (32 ans) et Chanou (17 ans). L'espace est assez mesuré mais ces gens ont l'habitude de vivre ensemble. La division sexuelle du travail est forte mais contrebalancée par le fait que les hommes peuvent, en cas d'urgence, effectuer la plupart des tâches domestiques : tout plutôt que d'aller au restaurant pour Pandou, son fils n'ayant plus cette habitude érigée en principe. Malgré les discours sur l'harmonie, la stabilité et la moralité, la maisonnée contient deux personnages atypiques. Smita est mariée à un ouvrier de Ghatkopar (banlieue nord) tombé sous l'influence de l'alcool et qui la battait. Elle est revenue vivre à la maison, contrairement à ce que suggère le modèle d'union pour la vie et à tous prix. Elle travaille comme infirmière dans un hôpital. Si son père l'a accueillie et la défend en toutes circonstances, elle a mal accusé le coup. Elle ne parle jamais et travaille sans cesse. Chanou est de son côté une enfant adoptée, ou pour mieux dire ayant choisi, vers l'âge de six ans, de venir vivre dans cette maisonnette si bien tenue alors que ses parents habitent à quelques centaines de mètres. Cette pratique n'est pas non plus prévue par le modèle mais elle ne suscite guère de critiques, y compris des parents qui visitent de temps à autre leur fille. La maisonnée s'inscrit dans des espaces particuliers, qui ne se recouvrent pas nécessairement mais sont presque tous liés : celui de la rangée de *kholis (chahul)*, celui du quartier *(mohalla)*, celui de la culture populaire avec ses "clubs des amis" *(mitra mandal)* et sa religiosité syncrétique particulière, celui des marathisants de Bombay, celui des porteurs de la culture maharashtrienne dans les

inflexions qui lui sont les plus familières, celui, enfin, de la métropole, qui est l'une des plus dures mais aussi des plus attachantes du sous-continent.

La famille comprend d'abord en outre des oncles et des cousins d'Indumati qui habitent à Malad ou dans la banlieue de Bombay, deux frères et une soeur d'Indumati qui vivent aussi dans cette banlieue et le frère non-ennemi de Pandou, avec ses enfants. Une soeur qu'il avait est morte récemment. Ces gens de générations proches conservent des rapports très intenses entre eux, de style peu changé depuis les années 1960. Ils sont d'autant plus présents qu'ils amènent quelquefois d'autres membres de leur famille avec eux. Il n'est pas de semaine ou l'un ou l'autre d'entre eux ne dorme dans le *kholi*. C'est systématique quand il s'agit de parents ruraux mais c'est aussi fort commun quand ce sont des banlieusards qui viennent malgré les facilités de transport maintenant disponibles. A la tension entre les frères que nous avons déjà signalée, s'oppose et se complète à la fois le lien intense et très affectivement valorisé qui existe entre les frères et les soeurs. Il existe bien entendu des exceptions mais, en entendant parler Indumati ou Sveta, on conserve souvent l'impression que le coeur va plus vers le frère (ou la soeur) que vers le mari ou la femme. C'est une tendance observée dans l'Inde entière, où le mariage est à la fois glorifié et contrôlé par les cercles familiaux au sens le plus large (stratégies de reproduction intimement liées aux stratégies de production), alors que le lien frère-soeur fait partie de ce que nous appelons les émotions les plus élevées, c'est-à-dire gratuites. Il est vanté dans nombre de chansons, l'inflexion maratha, Bombay n'y changea longtemps rien, voulant que le frère protège la soeur à laquelle il porte le plus clair de son amour, évidemment sublimé.

Le reste de la famille est constitué de l'enfant qui ne vit plus à la maison, Prabodankar qui est journaliste, fort mal payé, à Puné. Il vit en couple. C'est la nouvelle tendance quand on peut sortir de l'univers surpeuplé du *chahul*. Il s'est cependant marié avec une maratha d'un autre clan, tout à fait selon les normes supposées traditionnelles. L'importance croissante accordée à l'enfant, devenu sujet central de la famille pendant que l'on se concentre sur son éducation en faisant des sacrifices extraordinaires est caractéristique de l'époque et des milieux ouvriers aspirés par le bas de la petite bourgeoisie quand aux valeurs et au mode de vie. Le couple a deux enfants de deux et cinq ans et la belle-fille Vandana (26 ans) a entrepris une stérilisation, montrant que l'idéal gouvernemental était bien intériorisé, même chez des gens qui militent dans un parti populiste qui dénonce la "submersion des hindous par la marée musulmane". On voit donc trois générations successives, celle de Pandou ballotté entre la garnison britannico-indienne, le maître musulman et ses marâtres, celle de ses enfants, scolarisés et nourris comme il faut tout en étant urbanisés mais vivant dans une pièce unique avec des passages incessants et une navette urbaine rémanente et celle de Prabodankar (Sveta et Rajou n'ont pas d'enfants au désespoir de la première) qui vit en banlieue, ils en viennent d'ailleurs à regretter la "chaleur" et les "liens sociaux" de leur Lalbag natal. Leur évolution reflète une tendance mondiale et la manière dont la société indienne l'a vécue et apprivoisée, exposée qu'elle fut très tôt aux idéaux missionnario-victoriens, utilitaristes malthusiens puis utopistes et communautaristes nord-américains.

L'histoire familiale de Pandou et d'Indumati est celle que bien des gens voudraient vivre ou avoir vécue, d'où l'exaspération des tentatives pour ressembler au modèle, assortie d'amnésie plus ou moins profonde quand au passé récent et de refus de voir ce qui, dans le présent, le met en cause. L'une des données principales est la destabilisation des quartiers ouvriers du centre-ville où ces itinéraires et ces évolutions ont pu prendre place, malgré la dureté des conditions de vie à l'usine. Maintenant les usines et les entrepots du port, qui possèdent plus de la moitié des terrains où sont installés les *chahuls* et leur million et demi d'habitants, sont destinés à fermer. Alors que la densité devient critique dans presque tous les logements restants, l'âge du mariage s'élève parce que les normes nouvelles exigent du travail pour le conjoint, voire pour son épouse. Les chômeurs et les sous-occupés se comptent par centaines de

milliers. L'alcool mais aussi le trafic en tout genre, l'expulsion de locataires par des voyous érigés au niveau d'une industrie[10] changent l'atmosphère des quartiers où s'érigent les tours immenses des promoteurs qui ont réussi à tourner les lois qui protègent les habitants de logements anciens. Dans les bidonvilles de grande banlieue c'est souvent une toute autre évolution, faite de traditionalisme affiché et de violence qui s'installe. Dans les familles déstabilisées par le chômage, la perte de statut attenante et le développement d'une ambiance délétère, ce sont de plus en plus souvent les filles qui réussissent mieux à l'école devenue paramètre incontesté de statut et facteur de réussite infiniment plus ambigu. En devenant les pourvoyeuses principales du revenu, au moins légal, elles renversent ou font voler en éclats le système de valeurs ancien mais elles participent aussi à la dérive de leurs frères vers des activités délinquantes ou l'auto-dépréciation. Elles restent cependant assujetties en masse aux tâches ménagères, notamment la confection des fameux repas de goût maharashtrien. Pour l'instant, tant que le lien frère-soeur et la déférence due aux aînés ne succombent pas, les familles frappées par des désastres économiques maintiennent une certaine stabilité. On voit cependant des exemples, récents, où la fugitive "famille modèle maharashtrienne" que l'univers populaire avait cru construire quand on la lui imposait plus souvent, semble suivre le chemin des familles noires américaines du ghetto. Le communautarisme, maratha, marathisant ou hindou paraît alors un dernier recours à ceux qui perdent pied, mais le malheur est qu'il les enferme dans une culture de la haine particulièrement féroce[11] .

---

10 G. Heuzé, *Entre émeutes et mafias*, Paris, 1996, L'Harmattan.

11 G. Heuzé, *Où va l'Inde moderne ?*, Paris, 1993, L'Harmattan.